

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

**SOUS LE SOLEIL
DE SOLEDAD**

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

L'Aile des vierges

Ma Chérie

Les Jours brûlants

Une toute petite minute

Après l'océan

LAURENCE PEYRIN

SOUS LE SOLEIL DE SOLEDAD



© Calmann-Lévy, 2023.

© À vue d'œil, 2023,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0683-4

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*À Claude Peyrin, mon père.
J'espère que vu de là-haut,
plus près du soleil,
le monde est beau.*

*Nobody can tell you
(Personne ne peut te dire)
There's only one song worth singing [...]
(Il n'y a qu'une seule chanson
qui vaille d'être chantée)
But you've gotta make
your own kind of music
(Mais tu dois faire
ton propre genre de musique)
Sing your own special song
(Chante ta propre chanson)
Make your own kind of music
(Fais ton propre genre de musique)
Even if nobody else sings along
(Même si personne d'autre ne chante)*

Mama Cass Elliot,
*Make Your Own Kind Of Music*¹

1. *Make Your Own Kind Of Music* (Cynthia Weil/Barry Mann)

© Screen Gems-EMI Music Inc, 1968.

Avec l'aimable autorisation d'EMI Music Publishing France. Droits protégés.

PROLOGUE

Il n'y avait aucune photo d'elle sur cette Terre à l'exception de celle de ses huit ans.

Celle-ci, elle l'avait gardée sans l'encadrer ni la coller sur son frigo, sans plus d'affect que lorsqu'elle fichait tout droit ses relevés bancaires et ses factures dans l'hypothèse d'un contrôle fiscal.

Classée.

Le trieur accordéon, parmi tous les autres rangés par dates dans le cagibi borgne qui servait d'annexe à son bureau, était marqué 1990 – c'était l'année où Maman avait fini par mourir. Et où la gestion du Wild Sun Safari lui était tombée sur les épaules.

L'année du rangement. En vidant les tiroirs, elle était tombée sur la photo, relique glissée entre deux vieilles notes de supermarché de bricolage et un paquet de clopes vide.

Sur ce cliché typique pris par un bon gros bourrin du Sud, la gamine qu'elle était en 1978

soufflait ses bougies dans une robe à volants d'une teinte rose à mi-chemin entre le cachet de Prozac et le vomit de marshmallows.

Les rares fois où elle était tombée dessus au milieu d'un tas de papiers, la vue de sa bouche plissée entre deux grosses joues surplombant les flammèches du traditionnel gâteau à deux étages plâtré de crème au beurre beige lui avait évoqué une paire de fesses – bref, elle évitait de la sortir du trieur accordéon.

Mais elle n'avait pu se résoudre à la jeter, car peu de temps après la photo, un ouragan comme il y en a souvent dans les Everglades, pas pire que les autres, avait tué Papa, Rob, le bon gros bourrin du Sud, bosseur, gentil comme tout. Il avait voulu fixer un volet qui battait fort contre la vitre, oh bordel, ça allait tout péter et y aurait du verre partout, et il s'était pris la solive de la fenêtre sur la nuque.

Aussi bête que ça.

Cet automne-là, en Floride, l'ouragan Nelly avait fait un seul mort, c'était Papa. Un type

en pleine forme qui aimait boire des Budweiser tirées d'un seau de glace sous sa véranda, le soir après le boulot.

Huit ans auparavant, Papa avait coupé le cordon ombilical de sa fille, à moitié bourré, et avec Maman qui le lui reprochait sans même lui en vouloir – essayez de rester sobre quand vous crevez de chaud toute la journée à accueillir les touristes dans un safari-alligators –, ils avaient prénommé leur fille Cassie.

Pourquoi ? Comme ça, au pif, le bébé naissait avec un mois d'avance, ils n'avaient pas vraiment eu le temps d'imaginer le prénom qui ferait d'elle un être particulier. Oui, c'est de cela qu'ils manquaient : de temps.

Ils s'aimaient très fort, Rob et Marjorie, ils s'aimaient comme ça, avec cette certitude de l'autre qui ne rend plus nécessaire de se souhaiter bonne nuit tant que les corps s'emboîtent en cuillère et que le souffle de l'autre est la plus normale des berceuses, sans avoir envie d'échanger sur quoi que ce soit, à ce moment-là.

Puis Cassie était devenue Cass, puis Papa avait pris l'habitude de l'appeler Mama Cass, comme la chanteuse grosse de The Mamas and the Papas qui était morte en s'étouffant avec un sandwich.

C'était pas moqueur de la part de Papa, pas du tout.

Pour comprendre, il fallait savoir que Maman, dans sa jeunesse, avait fait la Route 66 à moto jusqu'à Los Angeles, qu'elle en gardait une dévotion pour la chanson *California Dreamin'*. Et qu'en revenant, elle avait épousé Papa dont le nom de famille était Elliot, qu'ils avaient prénommé leur fille Cassie, ce qui donnait comme par hasard le vrai nom de Mama Cass, la chanteuse : Cassie Elliot.

Maman ne croyait pas au hasard, mais au karma.

Cassie Elliot, Cassie, Cass, Mama Cass, voilà quel était le karma de la gamine. Personne dans leur entourage n'avait jamais fait le rapprochement, ils étaient du genre à écouter Metallica ou Judas Priest.

Petite, Cassie aimait le sucre, comme

tous les gosses. On ne lui tapait guère sur les doigts, Maman n'avait pas le temps de cuisiner des petits plats équilibrés, elle qui tenait la comptabilité du Safari, sans ordinateur à l'époque, un stylo dans une main et une kyrielle de clopes défilant dans l'autre. Du coup, Maman était droitrière mais fumait de la main gauche – ça, c'était un souvenir que sa fille garderait toujours – et la petite Mama Cass se faisait réchauffer des pizzas surgelées, se récompensant par un sundae fraise et finissant les grandes boîtes de donuts Krispy Kreme qui traînaient un peu partout dans la maison.

Quand Papa était mort, le sucre était devenu une passion. Maman était débordée, mince comme un fil grâce à son régime gou-drons-nicotine, et Mama Cass avalait des marshmallows comme des hosties, dans une transe dévote, fermant les yeux sur le rose et le blanc crème qui prolongeaient l'enfance sacrée où l'on fait un vœu en soufflant des bougies.

C'était si simple, alors.

La mollesse du bonbon, sa douceur qui tapissait le palais, le goût fondant des rêves – je serai maîtresse d'école, j'aurai un restaurant chic à Coral Gables, je travaillerai dans les grands buildings de Miami, avocate, policière, guide touristique, marchande de glaces, tout était possible, tant que les cristaux de sucre ne s'étaient pas totalement désagrégés dans sa gorge.

Sur les joues de Mama Cass se tendait cette espèce de surcouche de graisse, fine, nacrée, traîtresse.

De temps en temps, elle se faisait vomir, c'était fluo, dégueulasse, elles avaient raison, les filles du collège avec leurs jambes comme des fusées sur le terrain de basket-ball, elle n'était qu'un gros tas – elles ne le disaient pas, mais on voyait toutes les ordures adolescentes qu'elles étaient capables de déverser sous leurs cils de faon.

Mignonne, disaient d'autres. Ou encore dodue, à croquer, selon ses parents. Ces mots affectueux qu'on tord pour s'en faire des petits bâtons avec lesquels on s'autoflagelle,

tout ce qui dépasse, les bourrelets du ventre, les petits plis des cuisses, les fossettes au creux du coude.

À bientôt cinquante ans, Mama Cass n'aimait plus le sucre, ni le gras ni rien qui lui fasse plaisir. Mais son corps s'en souvenait, et les réclamait.

À la moitié de sa vie, elle essayait d'aimer les gens. Parfois, elle y parvenait. Ça ne tenait souvent à pas grand-chose – le sourire en biais d'un enfant timide rougissant d'excitation avant de grimper sur un hydroglisseur, la tape dans le dos d'un papa, le geste d'une maman fouillant dans son sac pour vérifier que oui, la bouteille d'eau y était, et les lunettes de soleil aussi, et cette façon qu'ils avaient tous les deux d'ajuster le casque sur les oreilles du gamin.

Mais Mama Cass ne s'aimait pas elle-même.

Ça, ce n'était pas possible. C'était un trop grand effort, et elle était comme ses parents : elle manquait de temps.

Voilà pourquoi il n'existait aucune photo d'elle sur cette Terre depuis le jour de ses

huit ans. Elle ne les autorisait pas, et si on la prenait en traître, les détruisait.

Autour d'elle, tout le monde le savait. Mama Cass *versus* son image, c'était une affaire classée dans un dossier accordéon.